

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Des choses à dire

Adrien Thério

Number 2, May 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1352ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thério, A. (1976). Des choses à dire. *Lettres québécoises*, (2), 40–42.

Des choses à dire

par Adrien Thério

11 mars 1976

Revoir Angéline

Je relis pour les besoins de la cause *Angéline de Montbrun* et je ne me sens pas enthousiasmé d'être obligé de retrouver ces personnages tout pétris de la religion du temps, fiers de leur ascendance paysanne et franchement empesés. Je me demande comment je vais présenter ce roman à des étudiants d'aujourd'hui. J'ai l'impression en lisant les lettres de Maurice que c'est une femme qui les a écrites. D'ailleurs, je me dis qu'un garçon qui idéalise autant la femme qu'il aime, qui en parle dans des termes aussi extravagants, allant jusqu'à appeler cette femme son *Étoile du matin*, expression réservée à la Vierge, n'aime pas du tout cette femme. Son amour n'est qu'illusion. Il n'a jamais eu envie de coucher avec elle. C'est tout dire.

J'ai l'impression en lisant les lettres de Mina que c'est un homme qui les a écrites. Chaque fois ou presque que nous rencontrons sous sa plume un vocabulaire féminin, c'est qu'elle reprend les expressions de Maurice. Ailleurs, elle parle de courage, de l'odeur de la poudre et du sang, de voix sonores, des honneurs de la guerre, de conquêtes, de machiavélisme, de drapeaux, d'étendards, de militaires, de vainqueurs, de soleils, de gerbes de feu, d'équipées, de franchise, de valeur, de beauté éclatante, etc. etc. Comme on le voit, si c'est une femme qui écrit ces lettres, elle n'a pas froid aux yeux.

Et que dire de monsieur de Montbrun qui ne cesse de faire la morale à tous ceux qui l'entourent! Oui, comment vais-je présenter ce texte à mes étudiants? Soudain, tout devient facile. Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt? Laure Conan écrit au moment où, au dix-neuvième siècle le clergé a tout repris en main. Nous sommes en théocratie ou presque, c'est le ciel avant tout comme le voulait Bourget qui a régné sur le Canada français de 1837 à 1876. Y a-t-il un roman qui représente mieux la pensée du temps qu'Angéline de Montbrun? 1) Tous les personnages ont les yeux tournés vers le ciel, vers le firmament, vers les étoiles, regardent en haut. 2) Non seulement ils regardent en haut mais ils s'ennuient des gens d'en haut et ils en parlent constamment. Il y a ici des centaines de références à Dieu, à la Vierge, aux saints, aux pères de l'Église, aux dieux d'autrefois. Tous les habitants du ciel ou de l'Olympe y passent et de nombreuses fois. 3) Quand on rêve autant de la demeure céleste, il s'en suit logiquement que si on veut y être admis un jour, il faut marcher dans les pas des promoteurs du ciel et la meilleure façon d'y parvenir, c'est d'embrasser la vocation religieuse. C'est la vie rêvée sur terre. 4) Enfin, si on ne peut, pour une raison ou une autre, entrer en religion, il faut vivre dans le monde une vie de renoncement, de sacrifice, de travail et de devoir. Ainsi on peut être sûr d'arriver au but sans encombre.

La théorie que je viens d'énoncer est assez logique. Je voulais savoir si

mes étudiants étaient d'accord. Oui oui oui, me dit l'un d'eux mais vous n'allez pas assez loin.

Il était clair selon lui que Laure Conan qui a mis l'idée du ciel dans la tête de tous ses proches a recréé un ciel à sa mesure dans le village de Val Riant où elle a placé ses personnages. Je veux en savoir plus long. J'écoute. Il y a d'abord, reprend-il, le nom du village lui-même qui est évocateur et surtout la description qu'on nous en fait. La nature y est d'une beauté à nulle autre pareille. C'est donc un petit ciel sur la terre. Regardons maintenant les personnages. Monsieur de Montbrun ne fait-il pas penser à Dieu le Père? C'est l'homme qui a tous les pouvoirs. Angéline de Montbrun, c'est une nouvelle sainte vierge puisqu'il est évident que personne ne pourra la posséder. Maurice, c'est un autre saint Joseph, impuissant comme l'autre, et qui semble bien incapable de faire un enfant à une femme. Et Mina, qui représente-t-elle, demandai-je? Vous n'y avez pas pensé? C'est Marie-Madeleine, voyons! C'est la femme mondaine par excellence, la pécheresse si l'on veut, qui finit par se repentir et entrer au couvent. Nous avons enfin des saints ou pseudo-saints qui se promènent un peu partout dans cette nature riche, riante et luxuriante. Il nous manque le fils de Dieu — se pourrait-il que Laure Conan n'ait pas cru en l'opération du Saint-Esprit?

Et voilà votre ciel sur la terre! Sainte-Angéline priez pour nous —

Histoire pour Louky Bersianik

Je marchais, je marchais, dit l'Euguélonne, dans une grande prairie, toute inondée de soleil et voilà que soudain je me sens prise de vertige. Je ferme les yeux un moment, je les rouvre et tout le décor a changé. Je suis au milieu d'un grand terrain vague, recouvert de sable fin. L'air est plus lourd que celui auquel je suis habituée. Je respire difficilement. Je continue à marcher sans rien apercevoir à l'horizon. Après des heures ou des jours, je ne sais plus, je vois devant moi une sorte de bâtiment étrange. Je m'approche et je me rends compte que ce bâtiment est entièrement composé d'immenses roues qui tournent sans arrêt et semblent être actionnées par un mécanisme secret.

Je comprends que je suis sur une planète absolument inconnue. Je commence à faire le tour de ce bâtiment et au même moment, je me bute à une sorte de géant à grande barbe qui est tout interloqué de me voir là. Il redresse ses larges épaules (ma foi, il a l'air d'un lutteur) et se met à m'examiner de haut en bas. Il ressemble à une sorte de moine du Moyen Âge, ou à l'idée que je me suis faite des moines du Moyen Âge. Grande bure de couleur sombre retenue sur les reins par un ceinturon tressé.

— Comment êtes-vous parvenue ici? Jamais je n'ai permis à personne de m'approcher.

— Est-ce que je sais, moi?

— Et qu'est-ce que vous voulez?

— Rien du tout. Sauf, peut-être, savoir à quoi sert cette immense machine, avec toutes ses roues?

— Vous ne comprenez pas?

— Absolument pas.

— C'est quelque chose que j'ai inventé, il y a des milliers d'années, pour déverser la chaleur du soleil sur

la terre. Tout ce que je fais maintenant, je veille à ce que la machine ne se détraque pas.

— Pourquoi? Qu'arriverait-il si...

— Regardez par ce grand télescope au bout duquel on aperçoit la terre et jugez.

Je mis l'oeil droit dans le télescope.

En effet, le mécanisme compliqué ou qui semblait l'être selon moi, faisait tourner le soleil de façon à diriger ses rayons à certains endroits de la terre seulement. En somme, si je comprenais bien, le soleil n'arrosait que certaines plaques ou carreaux de la terre.

Je me tournai vers le géant:

— Pourquoi ne faites-vous pas luire votre soleil partout?

— Faire luire le soleil partout? Vous n'y pensez pas!

— Ne dit-on pas sur la terre justement que le soleil luit pour tout le monde?

— On le dit, on le dit, mais c'est une façon de parler. En fait, le soleil ne luit que pour les hommes.

— Vous voulez dire les mâles, ceux qui sont de sexe masculin?

— Enfin, vous y voilà!

— Vous trouvez cela normal?

— Rien de plus normal puisque c'est moi qui ai décidé qu'il en serait ainsi, il y a des milliers d'années. Et le monde s'en porte très bien, vous n'êtes pas sans le savoir.

— C'est vous qui le dites. Moi, je dis que cela n'est pas normal et je crois que les choses vont changer.

— Et comment allez-vous vous y prendre pour faire changer les choses, si vous me permettez de poser cette question?

— Je vais retraquer votre mécanisme.

— Vous voulez dire que vous allez le détraquer.

— Non. Je dis bien retraquer.

— Vous m'en direz tant!

Au même moment, dit l'Euguélonne, je m'avançai le bras levé vers ce grand cannibale et d'un geste bien exécuté lui arrachai une partie de sa barbe. Il se mit à geindre comme un grand enfant, à crier, à pleurer. Je le bousculai et il s'affaissa à mes pieds. Il n'était donc pas aussi fort, aussi puissant que je le croyais.

Je revins vers la machine et je mis en mouvement deux ou trois roues qui étaient arrêtées, je ne sais pourquoi. Puis, je regardai de nouveau dans le télescope. Je ne vis plus cette sorte de quadrillé que le soleil faisait sur la terre auparavant. Les rayons du soleil étaient partout. Contentée de mon travail, je revins vers l'animal à barbe. Il avait l'oeil vitreux et semblait complètement inerte. Je venais de tuer un monstre.

Je le laissai là et continuai ma route. La nuit m'enveloppa complètement et j'eus l'impression soudain de tomber dans un vide immense. Je dus dormir deux ou trois jours. Quand je me réveillai, j'étais de nouveau sur la terre. Je sentis une douce chaleur me pénétrer. Ni trop humide, ni trop sèche. Je me sentais bien. Pour la première fois de ma vie, je pouvais dire: je suis bien dans ma peau.

J'entraî dans une ville. C'était un va-et-vient auquel je n'étais pas habituée. Toutes les figures que je rencontrais respiraient la joie. Je m'arrêtai et demandai à une femme pourquoi elle avait l'air si heureuse.

— Pourquoi? Vous ne savez pas? Depuis trois jours, le soleil luit pour tout le monde, vous comprenez, pour tout le monde. Et tout est à recommencer. N'est-ce pas merveilleux?

Cette histoire, dit l'Euguélonne, remonte à quelques années. Le nouveau monde date de ce temps-là.

Aurelien Boivin, le conte et la légende au dix-neuvième

Il y a longtemps que je m'intéresse au conte et à la nouvelle au Canada français. Il y a longtemps aussi que je m'intéresse à la littérature de notre dix-neuvième siècle. Mais jamais je n'aurais cru que les écrivains, les écrivains, les écrivains de ce siècle avaient publié autant d'histoires dans les journaux et les revues. D'après Aurélien Boivin qui vient de publier chez Fides *Le Conte littéraire québécois au dix-neuvième siècle*, ces travailleurs de la plume auraient publié au delà de onze cents contes, récits ou légendes. Monsieur Boivin qui n'a pas peur de fouiller les vieilles gazettes s'est mis à tourner les pages de celles-ci il y a quelques années et il a fait des découvertes. Il nous en fait part dans un livre bien organisé, dont je n'aurais pas voulu corriger les épreuves. J'ai donc beaucoup d'admiration pour ce chercheur qui doit avoir besoin de se reposer un peu les yeux maintenant.

Le livre de monsieur Boivin me prouve que j'ai encore pas mal de lectures à faire sur notre dix-neuvième siècle. Il y a une chose que je savais déjà cependant, c'est l'importance du surnaturel dans les écrits de nos ancêtres. Et les résumés de centaines de ces contes ou légendes que l'auteur prend la peine de faire prouvent qu'il s'agit bien d'une constante. Fréchette lui-même qui a tenté dans plusieurs récits de trouver des explications naturelles à des phénomènes qu'on croyait surnaturels s'est laissé emporter par le courant. Il n'est pas dupe de tout ce qu'il entend dire, entend raconter. Mais il s'est laissé pénétrer par l'esprit du temps et son témoignage est certainement l'un des plus précieux de cette période.

Malgré toute mon admiration pour Aurélien Boivin, je vais me permettre de lui faire un léger reproche. C'est clair, je n'ai pas l'intention de lire onze cents contes, récits et légendes, (disons mille parce que j'en

ai bien lu déjà une centaine) pour préparer mon cours sur le conte et la nouvelle au Canada français. J'accepterais pourtant d'en lire quelques douzaines et peut-être plus. Mais lesquels lire? Je veux bien croire que les plus importants sont ceux que l'auteur a pris la peine de résumer. Mais encore! Comment vais-je procéder? Les auteurs connus, cela va. Mais comment faire pour repérer chez les inconnus les récits ou contes vraiment littéraires? C'est ici que monsieur Boivin aurait pu me venir en aide encore plus qu'il ne l'a fait.

Évidemment, il fallait faire le travail qu'il a fait. À partir de ce travail, il faut faire un choix, il faut faire une anthologie des meilleurs. Il faudra même la publier un jour, cette anthologie. Si monsieur Boivin ébranchait un peu, tassait les abatis, brûlait ici et là pour nous faire mieux voir l'importance de certains textes, je lui en serais très reconnaissant. Ce que je lui demande, en somme, c'est d'ajouter un nouveau chapitre à son livre dans lequel il nous dira quels sont les titres qu'il faut absolument retenir de ces onze cents et pourquoi.

J'entends déjà monsieur Boivin me dire de ne pas aller trop vite en affaires, de bien relire la dernière phrase de son avant-propos. Oui, je comprends, l'auteur n'a pas l'intention de s'arrêter en chemin, il veut maintenant entreprendre l'étude du conte littéraire au dix-neuvième siècle. Mais en attendant cette étude qui lui prendra bien trois ou quatre années de relectures, de réflexion et d'écriture, il aurait été intéressant de savoir quels auteurs avaient laissé une marque indélébile dans l'imagination de ce chercheur. Quels sont les thèmes qui reviennent le plus souvent, quels sont ceux qui ont été le plus maltraités, etc? À défaut de tout un chapitre, il y aurait peut-être moyen de faire un article que *Porte ouverte* pourrait publier?

Adrien Thério

LA COLÈRE DU PÈRE

« Dans la veine du *Chemin Taché*, « la Colère du père » est probablement un des meilleurs récits ou romans d'Adrien Thério. Le rythme est bon, l'utilisation des canadienismes est prudente, la vraisemblance ne fait jamais défaut. Ce livre est de ceux dont la construction est telle que rien n'y est de trop, que rien n'y manque : il constitue, en soi, un système complet. »

Réginald Martel
La Presse

LA TÊTE EN FÊTE

« *La Tête en fête*, c'est le royaume de l'imaginaire sans contrainte où rien n'empêche de recréer le monde au gré de sa fantaisie; c'est la tête qui ne laisse subsister aucune barrière, aucun interdit, aucun tabou, et qui folâtre dans des régions ordinairement situées à l'intérieur des frontières de la folie. »

« Conter est un art et *La Tête en fête* révèle incontestablement le talent de conteur d'Adrien Thério. »

Le livre canadien,
mars 1976.

Éditions Jumonville
C.P. 1840, Station B
Montréal